

**Christian Bromberger  
et Jean-Marc Mariottini**

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)  
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations  
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

(1994)

**“Le rouge et le noir.  
Un derby turinois.”**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Christian Bromberger

**“Le rouge et le noir. Un derby turinois.”**



Un article publié dans la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 103, juin 1994. pp. 79-89. Numéro intitulé : “Les enjeux du football.” **Persee**. [EN LIGNE] [URL](#). Consulté le 18 juin 2013.

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 17 février 2012 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [brombergerchristian@gmail.com](mailto:brombergerchristian@gmail.com)

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

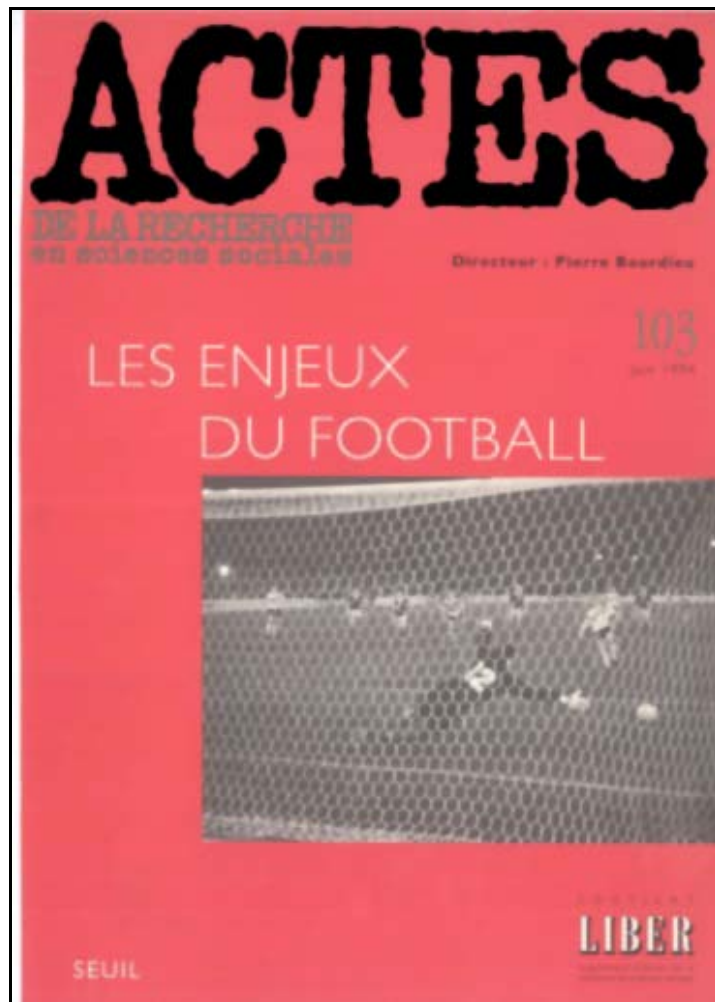
Édition numérique réalisée le 18 juin 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



## Christian Bromberger

Professeur à l'Université de Provence - IDEMEC (UMR 6591)  
Co-président du Conseil scientifique du Musée des Civilisations  
de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM)

“Le rouge et le noir. Un derby turinois.”



Un article publié dans la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 103, juin 1994. pp. 79-89. Numéro intitulé : “Les enjeux du football.” **Persee**. [EN LIGNE] [URL](#). Consulté le 18 juin 2013.

# Table des matières

[Résumé](#)

[Des villes coupées en deux](#)

[Le taureau et la vieille dame](#)

[Une affaire d'honneur local](#)

[Références bibliographiques](#)

Christian Bromberger

### **“Le rouge et le noir. Un derby turinois.”**

Un article publié dans la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 103, juin 1994. pp. 79-89. Numéro intitulé : “Les enjeux du football.” **Persee**. [EN LIGNE] [URL](#). Consulté le 18 juin 2013.

### ***Résumé***

[Retour à la table des matières](#)

Dans les championnats nationaux, les derbies, matchs opposant deux clubs d'une même ville, occupent une place à part. Il s'agit d'affaires de prestige et d'honneur local, des valeurs sur lesquelles les supporters ne transigent pas. A Turin, les passions partisans culminent ainsi lors des deux derbies annuels entre la Juventus et le Torino, chacun de ces clubs symbolisant un univers social et culturel singulier, une vision différente du monde et du destin. À travers l'évocation d'un de ces matchs au sommet, on analyse les ressorts et les expressions de cet antagonisme amplifié, dans les gradins, par une culture partisane qui utilise tous les stigmates et registres disponibles pour discréditer l'adversaire. A travers l'évocation concomitante de supporters on montre comment des destinées individuelles et familiales se croisent avec celles de clubs et avec l'histoire répétitive et singulière tout à la fois qui se déroule sur le terrain.

[79]

Dans les championnats nationaux, deux types de matchs aiguïsent particulièrement les passions partisans des supporters : les confrontations avec un ennemi *lointain* que tout sépare, géographiquement et socialement, des « nôtres » (à ce registre se rattachent, par exemple, les oppositions entre l'OM et le PSG, en France, le Napoli et la Juventus de Turin, en Italie), les rencontres avec l'adversaire le plus *proche*, le rival pour la suprématie locale. Dans toutes les grandes nations de football, les « derbies » occupent ainsi une place de choix dans le calendrier du championnat. En France, on désigne improprement sous ce nom les rencontres entre clubs de villes voisines (Lille-Lens, Metz-Nancy, Marseille-Toulon, voire Marseille-Nice) qui se disputent le leadership régional. Mais le derby, dans son acception originelle <sup>1</sup>, est le match qui oppose deux équipes de la même ville.

## ***DES VILLES COUPÉES EN DEUX***

[Retour à la table des matières](#)

Souvent cette partition reflète et accuse des divisions majeures dans la population urbaine : tantôt des antagonismes religieux entre catholiques et protestants (le Celtic contre les Rangers à Glasgow, les Bleus d'Everton contre les Rouges à Liverpool, etc.), tantôt des différences d'origines fie Barça - le FC Barcelone - contre l'Español, l'un symbolisant l'autochtonie et la revendication catalanes, le second ralliant les faveurs des fonctionnaires castillans et des ouvriers andalous de la SEAT) <sup>2</sup>. En Italie on retrouve aussi, au principe de ces rivalités locales, de grandes divisions sociales, mais celles-ci sont souvent moins franchement marquées que dans d'autres métropoles européennes. La culture partisane, cette extraordinaire machine à fabriquer des oppositions, et une propension à penser le monde sur un mode binai-

---

<sup>1</sup> Le terme fait à l'origine référence aux matchs acharnés de football qui opposaient, le Mardi gras, deux paroisses de la ville de Derby, Saint Peter et All Saints.

<sup>2</sup> Sur l'antagonisme Barça-Español, dont les noms mêmes symbolisent les différences d'ancrage et de projet, cf. G. Colomé (1992, p. 59-66).

re <sup>3</sup> viennent consolider les frontières quand les appartenances n'y suffisent pas.

Dans la péninsule, les derbies sont avant tout l'affaire des trois grandes capitales septentrionales, Gênes, Milan et Turin. La Sampdoria <sup>4</sup> de Gênes s'oppose au Genoa FC, l'Inter (nazionale) de Milan au Milan AC, la Juventus au Torino Calcio. Ces trois situations d'antagonisme présentent suffisamment d'analogies pour que l'on puisse les rapprocher dans l'analyse, à la suite de R. Grozio et M. Flamigni. <sup>5</sup> Dans tous les cas, à un univers féminin s'oppose un monde masculin, ce que soulignent la consonance et le genre du nom des équipes (*la Samp* et

[80]

#### *Planche I*

« *Su sagazzi. arriva la Signora.* » (« Debout les gars, Madame arrive », ordre lancé solennellement par les chefs supporters quand l'équipe de la Juventus se présente sur le terrain.) (Collection particulière.) [ILLUSTRATION NON DISPONIBLE]

*il* Genoa, *il* Inter, et *il* Milan, *la* Juve et *il* Torino). D'un côté des appellations de clubs où s'efface la référence à la ville ; de l'autre des noms qui la proclament. Ce jeu d'affinités et d'oppositions est souligné par les couleurs respectives des maillots des équipes parés de diverses nuances de rouge, couleur de la passion, pour le Genoa, le Milan et le

- 
- <sup>3</sup> Sur l'opposition binaire à l'italienne, cf. R. Grozio et M. Flamigni (1990. p. 139). Outre les derbies, chaque grand événement sportif donne lieu à des antagonismes passionnés : aux partisans de Coppi s'opposaient naguère ceux de Bartali, à ceux de Mazzola ceux de Rivera (deux milieux de terrain de l'équipe nationale de football dans les années 1970). etc.
- <sup>4</sup> La Sampdoria est la coalescence de l'abréviation d'un quartier populaire de la ville (Sampierdarena) et du nom du riche armateur, Doria, fondateur et mécène du club.
- <sup>5</sup> R. Grozio et M. Flamigni. 1990 (p. 139-148). Pour souligner ce contraste, les deux auteurs opposent globalement le SAINJU (SAMPdoria. INter, JUventus) au GEMITO (GEnoa. MILan, TORino). Cette manière de procéder peut empêcher de penser ce que ces oppositions, par-delà les homologies. peuvent avoir de spécifique.



Torino, de teintes plus sobres, le noir, le blanc et le bleu pour les équipes concurrentes. Ces contrastes ne témoignent pas seulement du souci de se démarquer de l'autre proche ; ils symbolisent deux modes distincts de relation au football, à la ville et à l'histoire. Avec les clubs du premier groupe, c'est le local qui s'affirme, une population de vieille souche qui s'arc-boute sur son identité, une célébration passionnée de l'entre-soi entre les murs de la cité ; *il* Genoa. *il* Milan et *il* Turin (qui a préexisté au Torino, fondé en 1906) font d'ailleurs, dans cette compétition, figures d'ancêtres légitimes. Les clubs adverses incarnent un tout autre univers : à la tradition ils opposent l'innovation, au repliement sur soi l'ouverture qui s'affranchit de l'ancrage local (plus on s'éloigne du cœur des villes, plus ils recueillent les faveurs du public). Face à la ferveur nostalgique et souvent malheureuse de leurs adversaires, ils affichent une insolente confiance en l'avenir <sup>6</sup>. Ainsi, quand les supporters du Genoa écrivent sur les murs - *La leggenda continua, la realtà è finita* » (« La légende continue, la réalité est finie »), ceux de la Sampdoria répliquent : « *La nostra non è leggenda. è realtà* » (« La nôtre [histoire] n'est pas une légende, c'est une réalité »). Enfin ces rivalités de clubs symbolisent un monde social distinct : la Samp, l'Inter et la Juve, clubs d'origine et de tradition aristocratiques, sont devenus les porte-étendard des populations immigrées de fraîche date dans ces métropoles industrielles : à l'inverse, le Genoa, le Milan et le Torino, plus populaires à leurs débuts, rallient des partisans issus, en majorité, des couches moyennes urbaines <sup>7</sup>. Expressions

<sup>6</sup> Cette dernière opposition ne se vérifie plus dans le cas milanais où le Milan AC lait ligure de club avant-gardiste.

<sup>7</sup> Ce contraste apparaît clairement quand on compare l'origine sociale des supporters de l'Inter et du Milan AC. Voici les chiffres que fournissent A. dal Lago et R. Moscati (1992. p. 46) :

	<b>Inter</b>	<b>Milan</b>
Ouvriers	34,4%	22,3%
Artisans	9,1%	5,7%
Employés	30,5%	39,4%
Commerçants	9,1%	16,0%
Professions libérales	11,0%	10,3%
Chefs d'entreprise	3,9%	1,7%
Autres professions	2,0%	4,6%

[81]

### Le bibliothécaire et la Signora

« Ici on se marie avec la Juve... » Cette formule conventionnelle qui traduit la fidélité de l'engagement militant, Leopoldo l'a appliquée au pied de la lettre. À 52 ans, la *Signora* demeure sa seule compagne.

Rien pourtant dans son enfance ne prédisposait ce Sarde à se passionner pour le football et les couleurs noire et blanche. Son père, commerçant près de Cagliari, et ses proches ne s'intéressaient que modérément aux clubs locaux et aux équipes phares du championnat italien. « On parlait bien entre nous de la Juve, mais comme du Milan ou de l'Inter. Je n'avais pas de préférence, je ne militais pas encore. »

Arrivé à Turin, où il est nommé à la Bibliothèque nationale, Leopoldo ne devient pas immédiatement *tifoso* de la Juve. Sa passion va croître peu à peu puis se révéler pleinement, à l'orée de la trentaine, à la faveur d'un revers de son équipe favorite, provoquant une sorte de déclic sentimental. Le 23 juin 1965, la Juventus reçoit Ferencvaros, un club hongrois, en finale de la Coupe des villes de foire (qui deviendra quelques années plus tard la Coupe de l'UEFA). Les blancs et noirs dominent mais s'inclinent finalement par un à zéro. C'est un camouflet : la Juve est la première équipe à perdre une finale de Coupe européenne à domicile. « C'est à cette occasion-là que j'ai commencé à me prendre véritablement d'affection pour le club. » Mais Leopoldo ne s'arrête pas à ces circonstances pour rendre compte de sa passion juventine : « Au fond, il y a deux voies pour devenir *tifoso bianconero*. Il faut d'abord vouloir se distinguer des autochtones ; par ailleurs, la Juve, c'était au départ une équipe d'étudiants dont le caractère aristocratique est toujours très marqué. » Provincial, arrivé seul dans la métropole, séduit par l'aura qui entoure la *Signora*, Leopoldo a choisi son camp sans hésitation. Devenu supporter, il se met à fréquenter le Juventus Club Torino où il va rapidement franchir les différents échelons de la carrière militante. Le président, un riche commerçant en produits laitiers, remarque vite cet « *avvocato* », récemment promu sous-directeur de la Bibliothèque nationale. Il en fait un de ses conseillers privilégiés et lui confie le secteur sensible de l'organisation des déplacements et de la vente des billets. Désormais, le siège du Juventus Club est la « seconde maison » de Leopoldo. « Je suis là quasiment tous les soirs. Il y a toujours quelque chose à faire. C'est l'exception quand je ne viens pas.

---

Contrairement à l'idée reçue, l'Inter a donc une assise plus populaire que le Milan AC.

Souvent je dîne même ici. » Réservé, il affronte avec sérénité les supporters en quête de places, leur répondant, si besoin est, en piémontais, signe probant de son intégration. Ses week-ends, il les consacre aussi à sa passion : « Pour les matchs à domicile, je suis occupé du samedi midi au dimanche soir ; d'abord jusqu'au dimanche matin par la préparation du match, puis par la réception des groupes de Juventins venus d'ailleurs ; si nous affrontons une équipe "amie", il nous arrive aussi d'inviter à déjeuner leurs responsables. L'après-midi, le match ; le soir, le repas d'après-match en regardant les émissions sportives à la télévision. » Il effectue tous les déplacements : « Parfois vingt heures de car pendant le week-end, une véritable épreuve physique. » Leopoldo extériorise peu sa passion : ses seuls emblèmes blanc et noir sont un stylo et un insigne qu'il arbore sur le revers de sa veste. Dans les gradins il ne manifeste guère ses sentiments, même si une injustice, le ratage d'une occasion mais surtout le manque de sérieux des joueurs l'exaspèrent : « Je comprends que la Juve puisse perdre, c'est normal, mais ce qui m'importe, c'est de ne pas être déçu... Quand je la vois se battre elle-même par laisser-aller, pour ne pas avoir respecté ses principes, par légèreté... cela me choque. Je me sens alors comme rompu et cela peut durer quelques jours. » Ainsi va la vie du sous-directeur de la Bibliothèque nationale de Turin, partagée entre la gestion des livres et la passion pour la *Signora*. Si, pour beaucoup de supporters, la Juve est une « maîtresse » - dont on parle entre hommes -, pour Leopoldo, c'est comme une femme, objet de sollicitude, de rancœur et d'amour quotidiens.

de ces différences, des styles contrastés de supporterisme : plus discipliné et distancié chez les zélés de la Samp, de l'Inter et de la Juve (des supporters de l'Inter, ne dit-on pas qu'« ils se donnent des airs » ?), plus chaleureux et d'une fidélité à toute épreuve chez les adeptes des autres clubs à recrutement plus populaire.

Ce système d'oppositions et d'affinités, qui traverse les trois métropoles industrielles du Nord de l'Italie, n'est pas une simple reconstruction intellectuelle. Les supporters en ont une claire conscience, et ils revendiquent et affichent leur solidarité au sein de deux réseaux d'alliance, mutuellement antagonistes, qui forment, au-delà d'inévitables brouilles passagères, le socle de la bipartition de la vie footballistique à l'italienne. Les amis des uns sont les ennemis des autres, et, au fil des rencontres dominicales, les membres d'un même réseau s'épaulent et se prêtent

[82]

### Mamma Juve

Institutrice à la retraite, Valeria B. veille sur la Juve et ses enfants comme une grand-mère attentive. Elle suit tous les entraînements et offre, au début de chaque séance, un bonbon dur à la menthe à G. Trapattoni, friandise que celui-ci apprécie particulièrement. Toutes les semaines elle prépare un gâteau à l'intention d'un des joueurs. Chacun d'entre eux reçoit ainsi à son tour une *torta*, accommodée à son goût et accompagnée d'un message personnel, que lui remet la *Mamma* juste avant le départ de l'équipe en retraite ou en déplacement. Sa sollicitude ne s'arrête pas là. Elle a établi le calendrier des anniversaires et des fêtes des joueurs et des cadres et vient leur présenter ses souhaits le moment venu. Pour le nouvel an, elle leur envoie ses vœux ainsi qu'aux anciens du club, tandis qu'elle dresse chez elle un arbre de Noël *juventino* paré de petits drapeaux aux rayures blanches et noires. Quand un joueur devient père, elle tricote une layette pour le nouvel enfant de la famille. Gardienne de la mémoire, elle conserve précieusement une dizaine d'albums renfermant photos, poèmes, dédicaces, coupures de presse consacrés au club et aux relations qu'elle entretient, depuis des lustres, avec le monde juventin.

Cette histoire sentimentale débute à l'orée des années 1930. Issue d'un milieu aisé, Valeria, âgée alors d'une dizaine d'années, fréquente le Tennis Club Juventus qui jouxte le terrain de football. Elle voit ainsi évoluer les grandes vedettes de l'époque (Caligaris, Combi, Roseta) et lie connaissance avec eux. La voici donc juventine, soutenue dans son élan par une mère débonnaire qui affiche volontiers les mêmes couleurs « pour faire plaisir à sa fille ».

Elle fait un bon mariage avec un commissionnaire de la Fiat qui est, rien n'étant parfait, supporter... du Toro par tradition familiale (tous ses frères sont aussi *granata*) : « *Un tifoso del Torino ma molto signore* » (« Un supporter du Torino mais un vrai Monsieur »), s'empresse-t-elle d'ajouter. C'est que Valeria s'identifie fortement aux valeurs aristocratiques que symbolise la Juventus : retenue, discrétion, distinction. Elle vante un style qui interdit d'être « *shoccato* » (« grossier, sans vergogne »), « *maleducato* » (« mal élevé ») et impose une impeccable présentation : des cheveux courts et bien coupés, des vêtements corrects, de la courtoisie. Parmi les cadres actuels, elle apprécie particulièrement F. Morini (le directeur sportif) qui « ressemble à un milord ; on dirait un Anglais » ; parmi les joueurs G. Scirea « si fin, si bien élevé, si *signore*, si bon et modeste ». Ce goût pour la [83] distinction l'empêche d'appartenir à un club de supporters dont « l'ambiance est devenue, disons-le, populaire. Jadis nous étions moins nombreux entre nous ». Bref Valeria révère la « *vechbia Signora* » plutôt que la « *Sudista* ».

Son alliance avec un grenat, si *signore* fût-il, amena la jeune épouse à poser d'emblée ses conditions ; elle avertit « solennellement » son mari que leurs futurs enfants seraient juventins. Leurs deux filles devinrent effectivement, sous l'influence de leur mère, *tifose bianconere* (« supporters blanc et noir »), l'une sur un mode majeur (elle composa des poèmes à la gloire du club), la seconde sur un mode plus distancié. Répétition de l'histoire, l'une d'elles épousa un *granata* mais qui, lui, n'avait rien d'un *signore*. Pour « celui-là », Valeria n'éprouve que « fort peu de sympathie ». Ainsi s'établit, à travers ce roman familial, une partition, d'une symétrie quasi parfaite, entre les préférences de chaque sexe : les femmes penchent pour la Juve, les hommes pour le Toro. Ces clivages engendrent des tensions mais rien qui nuise fondamentalement aux relations entre les uns et les autres.

Valeria perd précocement son mari au début des années 1960 et doit dès lors travailler pour élever ses deux filles. C'est de cette rupture dans le cours de sa vie que datent les manifestations ostentatoires d'affection dont elle couvre la Juve. Comme si elle retissait par son assiduité un lien sentimental et une identité sociale perdus. Elle s'affiche désormais partout, sur le bord des terrains, dans les vestiaires, aux côtés des joueurs et des dirigeants qui la reçoivent et l'honorent : « J'étais invitée chez les Scirea, les Furino (une autre vedette du club). Boniperti, le président, m'a remis une médaille. Les journalistes viennent même de Rome pour me rencontrer. » Dans sa quête de reconnaissance, des incidents qui compromettent sa consécration la piquent au vif : elle enrage encore d'avoir disparu d'une photo où elle figurait avec son manteau de vison près du président Boniperti. Malgré ces péripéties, la célébrité est là avec ses satisfactions mais aussi avec ses servitudes : « Quand la Juve a perdu, je ne sors jamais le lundi de peur que l'on se moque de moi. » Au soir de sa vie la « *Mamma Juve* », comme on l'appelle, continue de couvrir l'équipe de ses attentions, s'astreignant, la veille des matchs décisifs, à se rendre à pied au Santuario délia Consolata pour y brûler un cierge. Elle nourrit un ultime projet qui serait la juste contrepartie de tout ce qu'elle a donné : « J'ai fait promettre à Boniperti qu'ils soient tous là quand je mourrai... Je les veux tous avec les drapeaux, les supporters aussi. Et que l'on ne dise pas alors, comme c'est l'habitude dans ces circonstances : "C'était une brave femme." Non ! Que l'on dise simplement : "C'était une *tifosa* de la Juve !" Qu'ils soient là tous autour en chantant, si possible, l'hymne de la Juventus. »

[82]

assistance. Ainsi les supporters du Torino viennent soutenir l'équipe du Genoa quand elle affronte, à Turin, la Juventus. Et, inversement, les *tifosi* de la Juve viennent encourager la Samp quand elle se déplace pour affronter le Torino. Torino-Juventus... Quels sont les ressorts et les expressions spécifiques de cet antagonisme qui culmine lors des deux derbies annuels ?

## ***LE TAUREAU ET LA VIEILLE DAME***

[Retour à la table des matières](#)

Moins d'ambiguïté ici qu'ailleurs, les deux clubs turinois sont de sexe opposé. Les surnoms dont les affublent les supporters soulignent avec emphase et facétie - deux caractéristiques du langage des stades - cette irréductible différence. Le FC Torino, c'est le « Toro », un symbole de mâle puissance dont peintures, dessins, sculptures, mettent en relief les attributs. La Juventus, à l'inverse, présente divers visages de la féminité : tantôt la séduction juvénile de la *fidanzata dell'Italia* (la « fiancée de l'Italie »), tantôt la dignité de la *vecehia Signora* (la « vieille dame ») comme on l'appelle par antiphrase et avec révérence, tantôt les charmes interdits d'une *amante* (une « maîtresse »), tantôt enfin les traits exotiques d'une *Sudista* (une « Sudiste »). Ces différences de genre et de qualification, grossies à dessein par la rhétorique partisane pour souligner les oppositions, se conjuguent avec deux visions distinctes du destin.

Le Toro, c'est la célébration nostalgique de la puissance passée d'une capitale et de la gloire révolue d'un grand club. La *passione granata* (la « passion grenat », la couleur de l'équipe) s'enracine fortement dans le culte d'une histoire valeureuse. Des supporters évoquent fièrement la farouche résistance qu'opposèrent les Turinois aux armées napoléoniennes lors du siège de la ville en 1796, l'ingéniosité des procédés qu'ils employèrent pour finalement briser l'étau (ils creusèrent des galeries qui leur permirent d'attaquer par l'arrière les troupes françaises qui les encerclaient). Ils rappellent aussi les heures graves de la guerre où, dans les gradins du stade, les *Granata* se montraient anti-mussoliniens. Mais surtout ils exaltent un passé footballis-

tique glorieux brusquement interrompu par un drame. Des années 1925 à l'immédiat après-guerre, le Toro était un des clubs-phares du championnat [83] italien ; en 1948, il remportait pour la sixième fois le *scudetto*, mais un événement tragique devait mettre un terme à cette période de splendeur : le 4 mai 1949, l'avion qui transportait les joueurs s'écrasait près de Turin sur la colline de Superga ; depuis, chaque année, les supporters du Toro effectuent un pèlerinage sur le site du drame. À cette occasion tous les clubs de *tifosi* déposent une couronne près de la stèle et participent à une messe commémorative ; en 1976, le FC Torino, après trente ans d'éclipse, termina vainqueur du championnat. Le pèlerinage de Superga fut, cette année-là, « *una cosa incredibile* » : 10 000 personnes se rendirent à pied à la basilique qui domine la colline et qui fut illuminée pour la circonstance. D'autres épisodes tragiques sont venus renforcer, au fil des dernières décennies, le sentiment d'infortune qu'éprouvent les supporters du Toro : ainsi la mort accidentelle, à la sortie d'un entraînement, de Gigi Meroni, un des plus brillants espoirs du club et de l'équipe nationale dans les années 1960, qui demeure un symbole toujours vif de cette glorieuse adversité. La souffrance et l'attachement exacerbé au club, jusque dans la déroute, sont la rançon sentimentale de cette histoire malheureuse et singularisent le style de la *tifoseria granata*. Le pire reproche que peuvent adresser les supporters torinistes à « leurs » joueurs est précisément de ne pas souffrir sur le terrain comme eux souffrent dans les gradins et, subsidiairement, de ne pas haïr les autres - en particulier la Juve - comme eux la haïssent. Signe de l'indéfectible lien qui unit, au-delà des échecs, les *tifosi* à leur club, cette devise de la *Legione granata* (la « Légion grenat », un groupe ultra) : « *Quando tutti tradiranno. solo noi rimarremo fedeli !* » (« Quand tous trahiront, nous seuls resterons fidèles ! »).

Derrière le Toro. une population autochtone, faite d'artisans, de commerçants, d'employés, de petits entrepreneurs qui résident dans la cité, mais aussi des immigrants de longue date, venus de Vénétie ou, plus massivement, du Mezzogiorno, et aujourd'hui bien insérés dans la société locale. Pour ceux-là l'adhésion, souvent farouche, aux couleurs du Toro a été comme un rite de passage sur le chemin de l'intégration. Ce sont les premiers à traiter les *Juventinii* (supporters de la Juventus) de *bastardi* (« bâtards ») ou, au mieux, de *cngini* [« cousins », assurément fort éloignés). Beppe, un des conseillers du [84] chef charis-

matique des *Fedelissimi*, fustige ainsi violemment ces immigrés qui grossissent les bataillons des *tifosi* de la Juve. Lui-même, finit-il par avouer, est natif de Foggia, dans les Pouilles, mais il est désormais bien installé dans sa cité d'adoption à laquelle il s'identifie avec la foi d'un converti. Autre aiguillon de la *passione granata*, la réaction contre l'hégémonie de la Fiat : les cadres de la firme, soucieux d'afficher leur indépendance d'esprit, soutiennent volontiers le Toro, tout comme le personnel des innombrables entreprises sous-traitantes de l'empire industriel. Fait significatif, le président du club dans les années 1980, S. Rossi, *self made man*, originaire des faubourgs ouvriers de la ville, dirige précisément une entreprise qui travaille pour la Fiat.

Symptôme de cet ancrage local du Toro, la forte concentration des clubs de supporters dans l'enceinte et les environs de la ville : sur les 222 Torino clubs (regroupant quelque 25 000 membres), 24 ont leur siège dans la capitale piémontaise et 68 dans la province, quand la prestigieuse Juve, au rayonnement autrement plus ample, n'en compte que 5 dans la ville même et 47 dans la province.

C'est que la « *vecchia Signora* » représente un tout autre univers ; à la nostalgie d'un passé glorieux et à l'incertitude du présent que symbolise le Toro, elle oppose la superbe d'une équipe victorieuse et vouée au succès : elle a remporté tous les titres nationaux et internationaux et jouit d'un palmarès exceptionnel : 22 *scudetti*, 7 victoires en Coupe d'Italie, 4 titres européens (en Coupe des clubs champions, en Coupe des vainqueurs de coupe, en Coupe de l'UEFA, en super-Coupe européenne), enfin, consécration suprême, une victoire en Coupe intercontinentale. C'est un club riche qui doit son aisance, sa puissance, la solidité de ses infrastructures à la famille Agnelli, dirigeante de la Fiat, qui le patronne depuis les années 1920 <sup>8</sup>. Le fonctionnement et le style de jeu de la Juve portent l'empreinte de cette culture industrielle et aristocratique. À la modestie relative de moyens et à la *grinta* (« pugnacité »), caractéristique de la manière toriniste, s'oppose le *Juventus stile*, modèle inventé par E. Agnelli, et symbolisé par les trois S

---

<sup>8</sup> Depuis 1923, le club est entre- les mains de la dynastie Agnelli qui y exerce directement ou indirectement le pouvoir. Aux présidences d'Edoardo (1923-1935), fils du fondateur de la Fiat, de ses fils Gianni (1947-1956). l'actuel dirigeant de l'entreprise, et Umberto (1956-1962) ont succédé celles d'hommes de la maison, l'ingénieur V. Catella (1962-1971) et le fidèle joueur et serviteur du club G. Boniperti (1971-1989).



(*semplicità. serietà. sobrietà* : « simplicité, sérieux, sobriété »). Cet adage est complété par une devise que se plaisait à répéter le même E. Agnelli : « *Una cosa fatta bene pua essere fatta meglio* » (« Une chose bien faite peut être faite encore mieux »). Le fonctionnement de la Juventus reflète largement ce modèle de rigueur et de discipline. Aux crises qui ponctuent l'histoire de la plupart des clubs, la « *vecchia signera* » oppose l'image de la stabilité : 6 présidents en 66 ans, de 1923 à 1989 (à titre de comparaison, en 62 ans, de 1927 à 1989, le Napoli en a changé 25 fois). Ici pas de scandale ou de surenchère pour l'acquisition des joueurs, « *una società chiara* » (« un club net »). Cette exigence est régulièrement rappelée par les dirigeants ; ainsi, lors de l'assemblée générale du 5 juin 1961, U. Agnelli énonçait en ces termes les consignes pour la prochaine saison : « Pas d'aventure folle, pas de concurrence avec les clubs qui sont prêts à payer un joueur dix fois sa valeur. » Dans le même esprit, les membres de l'équipe sont invités à soigner leurs propos et leur comportement : on leur recommande de porter la cravate quand ils se déplacent en groupe, d'éviter toute polémique au sein ou au sujet du club, de ne pas répondre à des interviews fantaisistes. Et, à l'occasion, on leur rappelle ces exigences par écrit. En août 1976, les joueurs trouvèrent ainsi chacun une lettre de G. Boniperti, à leur arrivée au camp d'entraînement de la Juve, à Villar Perosa, une bourgade du Piémont où fut implantée la première usine Fiat au début du siècle. Le président leur rappelait qu'ils devaient éviter de fumer, boire un seul verre de vin par repas, s'abstenir de toute déclaration irrespectueuse. Une vie familiale stable doit, si possible, compléter la bonne image de marque des joueurs. À l'occasion, le club favorisera le mariage de tel ou tel dont le célibat se prolonge.

Ce modèle disciplinaire se conjugue avec les canons de l'élégance aristocratique dont la tenue de l'équipe sur le terrain doit porter l'empreinte. Les joueurs doivent se comporter en grands seigneurs, à l'image de la maison : le *fairplay*, le respect des décisions de l'arbitre, sont ici les maîtres mots. Symbole de cette éthique, la vedette galloise des années 1950, J. Charles, dont le geste chevaleresque lors du derby Juve-Torino de 1957 est resté gravé dans les mémoires. Ayant heurté de la tête l'arrière grenat Brancaloni, Charles releva son adversaire blessé et resta près de lui jusqu'à l'arrivée des soigneurs alors que l'arbitre n'avait pas interrompu le match. À ces comportements distingués les joueurs doivent associer un réalisme efficace, une autre caractéris-

tique du *Juventus stile*. L'important n'est pas ici de cultiver l'art pour l'art, de marquer un maximum de buts, d'éblouir par des facéties, mais de gagner : simplicité tactique, rigueur défensive, réalisme à proximité des buts... sont les dominantes du style local.

Le rayonnement de la Juve tient sans doute à l'ampleur de ses succès mais aussi à sa force emblématique modelée à la mesure du phénomène industriel qui [85] la sous-tend et qui s'affranchit des barrières locales et du campanilisme. Les principales forces de soutien au club *hianconero* ne se recrutent pas, on l'a compris, dans la population autochtone mais parmi les immigrants de fraîche date venus d'Italie du Sud<sup>9</sup> (d'où précisément le surnom de « *Sudista* » dont on affuble la Juve), parmi les étudiants dont l'horizon déborde celui de la cité, mais surtout à travers l'Italie et le monde chez d'innombrables *tifosi* pour qui la « *vecchia Signora* » représente un modèle de réussite.

Ce rayonnement universel se reflète dans la dispersion nationale et internationale des 1 166 Juventus clubs, un record mondial sur l'échelle de l'associationnisme supporteriste. En Italie, il n'est pas une région ou une province qui ne soit dotée d'au moins un club de *tifosi bianconeri*. Celui de Rome regroupe environ 1 000 adhérents. Le Mezzogiorno, éprouvant un fort ressentiment contre un Nord arrogant et dominateur, est plus rétif à cet engouement, mais la Campanie ne compte cependant pas moins de 30 Juventus clubs, dont 2 à Naples même. Fait révélateur d'une passion qui déborde l'horizon local, le Piémont regroupe moins d'associations de supporters juventins (136) que la Lombardie (278 dont 3 à Milan et 69 dans sa province). Enfin, témoignage du rayonnement international du club, étendard de ralliement pour de nombreux émigrés italiens à travers le monde, on trouve des Juventus clubs clans 11 pays étrangers : en Allemagne, en Belgique, en France, en Grande-Bretagne, à Malte, en Suisse, à San Marin, mais aussi au Canada, en Afrique du Sud, au Nigeria, en Thaïlande. En France, on en dénombre 5, 2 à Nice et 1 à Paris, à Anneville (en Lorraine), à Échirolles (près de Grenoble).

Ainsi, pour camper grossièrement les choses, le Toro s'oppose à la Juventus comme l'infortune à la fortune, comme le passé au présent et au futur, comme le local à l'universel.

---

<sup>9</sup> D'après le recensement de 1981, 55% des migrants installés dans la région du Piémont sont nés dans le Mezzogiorno.

Les installations sportives qu'utilise chaque équipe pour s'entraîner, les trajets que suivent les supporters des deux camps pour se rendre au *Stadio comunale* mais, plus encore, la partition des gradins entre le rouge et le noir soulignent cette dualité.

Les joueurs du Toro s'entraînent, une ou deux fois par jour, au Filadelfia, un stade vétuste et délabré mais auquel les supporters grenats sont profondément attachés : c'est, en effet, le haut lieu de la mémoire du club, le stade des origines, là où tout a commencé. Les *Juventini*, quant à eux, se préparent sur le Campo Combi du nom d'une vedette des années 1930. membre de la formation qui remporta le championnat cinq fois d'affilée. Ces deux installations sont situées de part et d'autre du *Stadio comunale*. le Filadelfia au sud, au bord de la rue qui porte le même nom. le Campo Combi, au nord, le long du Corso... Giovanni Agnelli, fondateur de la Fiat et père du premier président de la Juve. À l'intérieur du *Stadio comunale*, les territoires des deux camps se répartissent selon un schéma diamétralement opposé : le virage sud - appelé Filadelfia - est le fief des « blancs et noirs », le virage nord - appelé Maratona - celui des grenats, comme si les supporters avaient remis à l'endroit un monde renversé ; la Maratona s'adosse, en effet, à la ville - qu'elle représente ; la Filadelfia à la banlieue et aux lointains - qu'elle symbolise. Autre effet spatial de cette bipartition, les supporters des deux camps n'empruntent, en général, ni les mêmes lignes d'autobus ni les mêmes rues pour gagner le stade et leurs territoires respectifs, formant ainsi deux cortèges distincts à travers la ville.

### ***Une affaire d'honneur local***

[Retour à la table des matières](#)

Compétitions singulières au sein du championnat, les deux derbies annuels mobilisent l'ensemble des troupes, quel que soit le classement des deux équipes. Pour cette 190<sup>e</sup> confrontation de l'histoire entre les clubs turinois, l'enjeu n'est certes plus de savoir quelle équipe devancera l'autre au terme de la saison : en ce 23 février 1986 la Juve caracole insolemment en tête du championnat alors que le Toro accuse un retard insurmontable de dix points. L'enjeu du derby est ailleurs : il

s'agit d'une affaire de prestige local, valeur sur laquelle on ne transige pas.

Les joueurs, de grandes vedettes qui, pour la plupart, ne font que traverser la vie du club, sont moins affectés par l'intensité de l'événement que les *tifosi*, ruminant l'espoir d'une revanche ou d'une nouvelle humiliation de leur adversaire. Quand, quatre jours avant le match, on se rend au Filadelfia ou au Campo Combi, on est frappé par cette différence d'attitudes : sur le terrain, des professionnels qui s'entraînent avec calme et méthode ; sur le bord de la pelouse, les « fidèles », déjà tendus, qui ponctuent leurs encouragements aux équipes d'insultes à l'adresse de leurs rivales.

Deux jours avant la rencontre, l'équipe part achever sa préparation dans un site isolé de la campagne avoisinante ; ces retraites », dont les femmes des joueurs sont rigoureusement exclues, ont pour cadre une colline inspirée évoquant l'éloignement du monde et l'élévation spirituelle. Le choix des lieux est révélateur de l'histoire et de l'ancrage symboliques de chaque club : la Juve s'installe sur les contreforts montagneux de Villar Perosa, fief [87] de la famille Agnelli qui y implanta, on l'a dit, la première usine Fiat, le Toro près d'Asti, au cœur du Piémont. Les retraites - épisodes par ailleurs fortement ritualisés - ont pour fonction de renforcer l'esprit de corps, d'assurer tout à la fois concentration et décontraction, loin du vacarme populaire et médiatique qui scande, sur le mode du *crescendo*, l'approche de l'événement. Au programme, outre l'entraînement et les conférences tactiques, des parties de cartes, des séances de télévision mais aussi, visant à souder la cohésion, une promenade collective quotidienne ; si la dernière rencontre s'est soldée par une victoire, on empruntera, à cette occasion, le même itinéraire que lors de la précédente retraite : si, au contraire, le destin s'est montré néfaste, on choisira un autre parcours. La veille du match enfin, à 19 heures, les joueurs du Toro assistent ensemble à la messe.

À cette concentration silencieuse s'oppose le tumulte qui s'est progressivement emparé de la cité. Les *tifosi* se préparent. On pense au match, on évoque les précédents derbies et, ici comme ailleurs, les plus ardents mangent mal et ne dorment guère. Cette tension commune se décline cependant de façon relative selon les individus. Pour beaucoup, y compris parmi les leaders, l'engagement n'exclut pas la distance, la sincérité partisane un certain recul. Fabrizio, le chef du

« *Granata Korps* » (« Le corps d'armée grenat »), affiche ainsi tout à la fois une fidélité inébranlable aux siens et le détachement d'un enfant du siècle : « Aller au stade encourager l'équipe, faire le spectacle avec les copains est, somme toute, un moyen de passer agréablement l'après-midi d'un dimanche d'hiver... Les routes des stations de ski sont encombrées, les discothèques, c'est toujours la même chose, et puis participer au match n'exclut pas qu'on s'y rende après. De plus, la trêve estivale nous laisse le temps de nous rattraper, de partir en vacances comme tout le monde. » Massimo, le leader des « *ragazzi della Maratona* », manifeste aussi un soutien sans faille à la cause commune mais recherche plutôt une consécration dans les gradins : « Faire le supporter pour faire gagner l'équipe, j'y crois et j'y crois pas. Pour moi, aller au stade c'est créer une chorégraphie avec des banderoles et toutes ces choses-là. On voit alors qui sont les plus forts ; il s'établit un classement. Si tu as fait quelque chose de beau, la télévision le reprend et montre aux autres clubs de quoi tu es capable. » Le super-défi qu'est le derby est une occasion idéale pour se faire *connaître* et *reconnaître*. « Se mesurer" aux autres, *a fortiori* à l'ennemi proche, voilà le piment spécifique de ces confrontations qui nécessitent « beaucoup de travail, d'esprit de sacrifice et d'argent ». <sup>10</sup>

Car ici, comme ailleurs, le combat ne s'improvise pas. Chaque groupe de supporters apportera au spectacle sa touche singulière mais, marque de l'esprit de relative discipline qui règne dans l'industrielle métropole, les représentants des principaux clubs de *tifosi* (« officiels » et « ultras » se concertent, trois ou quatre jours avant la rencontre, pour mettre au point une stratégie collective. Au cours de cette réunion d'état-major, on fixe la répartition des tâches, on définit les textes des slogans et des banderoles, les registres chorégraphiques et les innovations spectaculaires qui souligneront l'acuité particulière de cette confrontation. Ces directives arrêtées, reste à acheter les matières premières et à confectionner les emblèmes. Le coût global de ces préparatifs est impressionnant et suppose une rigoureuse gestion des fonds provenant des cotisations, des quêtes organisées dans le stade, de la vente d'accessoires. Pour ce derby, les Black and White Supporters, un des principaux groupes ultras partisans de la Juve, dépense-

<sup>10</sup> Sur les leaders de groupes ultras turinois cf. aussi R. Moscati (1988, p. 233-240).

ront 11 millions de liras (55 000 francs). Selon les dimensions des objets à réaliser, c'est au club, chez un supporter, dans une arrière-cour ou sur un terrain vague que l'on se réunit et que l'on s'affaire pendant les deux jours qui précèdent la partie. Un des hauts lieux où s'agglutinent les *tifosi* du Toro est l'atelier de Serafino G., un artiste-peintre spécialisé dans la restauration des fresques des églises et... chorégraphe en chef de la Maratona.

Le dimanche matin les supporters affluent aux sièges des principaux clubs, situés au cœur de la ville. Le local des *Fedelissimi* (les « super-fidèles » à la cause *granata*) se trouve à deux pas du Juventus Club Torino, si bien que les *tifosi* des deux camps se croisent et se toisent, le verbe cinglant à l'appui, avant de rejoindre leur havre respectif. Chacun de ces sièges est doté d'un bar, d'une vaste salle de réunion et de plusieurs annexes ; flanquant les murs, des vitrines, regroupant trophées et fanions, des photos de vedettes et d'épisodes glorieux. Ce ne sont pas seulement les habitués qui se pressent ici, la mine tendue, pour régler les derniers détails mais aussi des supporters, arrivés de loin, qui, après une nuit de voyage, se reposent et se restaurent. Au Juventus Club Torino, une longue table réunit une quarantaine de Lorrains, pour la plupart immigrés ou fils d'immigrés italiens, venus soutenir la Juve, et Michel Platini, lui-même lorrain de souche italienne. Entre deux plats, on salue l'arrivée de membres de Juventus clubs de Paris, de Genève et d'ailleurs.

Pendant ce temps, aux quatre coins de la ville des jeunes gens très ordinaires se métamorphosent en supporters, se grimant et se parant d'une floraison d'emblèmes qu'ils ont eux-mêmes fabriqués ou, le plus souvent, achetés. Le catalogue officiel de la Juve ne propose

[87]

### Gabriele ou la juste souffrance

« Tout a commencé par une prise de bec. J'étais à l'école élémentaire quand on me demanda pour qui j'étais. Je ne connaissais pas les équipes de Turin, je demandai quelle était la moins forte. On me répondit le Torino. Alors je choisis le Torino. Celui qui me posait la question était pour la Juventus. On en est tout de suite venu aux mains. » Ce choix de Gabriele, déclenché par un incident dans une cour de récréation, s'inscrit dès l'enfance dans une vision du monde : « Je n'ai jamais été du côté des plus forts. Quand j'étais petit et que je regardais des westerns à la télévision j'étais toujours pour les Indiens. Ils perdaient toujours, j'étais très déçu, mais j'étais pour eux quand même. Plus tard, avec les nouveaux films, ils se sont mis à gagner, cela me rendait très heureux » De même, en soutenant le Toro, depuis son plus jeune âge, Gabriele a le sentiment de défendre une cause juste mais désespérée, face à la richesse, à la puissance et à la réussite de la Juve. Les rançons de ce choix, ce sont la souffrance et l'attachement passionnel au club jusqu'au bout de l'adversité. « Quand nous perdons, nous souffrons deux fois, d'abord à cause de la défaite du Toro, ensuite à cause de la victoire de la Juve. Ça me brûle. Ça me fait mal vraiment : j'en perds l'envie de parler, de manger, de faire quoi que ce soit, surtout si les joueurs se sont bien battus et si le sort s'est acharné sur eux ! » Privée de gros moyens, l'équipe du Toro doit faire preuve de *grinta* (pugnacité), une propriété essentielle de son style de jeu, tout comme la *tifoseria granata*, compensant l'inégalité des forces par un militantisme exacerbé. « Les autres portent un jugement technique sur le match, chez nous c'est le cœur qui parle ! » Et quand la victoire vient à sourire, « c'est une joie immense, j'ai les yeux humides, la chair de poule et le sentiment d'un *juste* retour des choses, du courage et du labeur récompensés. D'ailleurs, chez moi, tout le monde a toujours travaillé : père, mère, soeur... Tout ce que l'on a, on l'a acquis à la force du poignet. »

Le choix de Gabriele n'épouse pas seulement une philosophie de la vie, il reflète le destin social d'une famille immigrée revendiquant, face aux nouveaux arrivants, l'antériorité et la solidité de son implantation. Originaires des Pouilles, les parents de Gabriele se sont installés dans la capitale piémontaise au début des années 1950, alors que leur fils n'était âgé que de quelques années. Juve ou Torino ? Ils balancèrent les premiers temps entre ces deux affiliations avant de devenir, une bonne insertion aidant, d'ardents supporters *granatas*. Quant à Gabriele, aujourd'hui employé dans un magasin de disques du centre-ville, il s'est intégré dans cette vaste classe moyenne locale qui soutient le Turin (nom piémontais de la ville et, on l'a dit, appellation du club qui préexista au Torino). Sa carrière de *tifoso*, Gabriele l'a débutée classique-

ment : à la prime adolescence, il fréquente avec des amis la Maratona, collectionne les photos des joueurs, accumule livres et revues, puis, conséquence logique de son engagement, adhère à un club de supporters, les *Fedelissimi*. Passée la jeunesse, il prend de la distance avec la vie militante, quitte le virage et assiste aux matchs de la tribune latérale. Cet exil ne dure que quelques années. À 30 ans, Gabriele rejoint le Maratona en qualité de cadre. On l'a présenté à Serafino G., chorégraphe du virage et responsable du groupe ultra des Leoni della Maratona, qui en fait son bras droit : « Il faut dans ce genre d'organisation quelqu'un capable de taper du poing sur la table quand c'est nécessaire. Or j'y parviens, bien que je sois très timide, cela personne ne le sait. » Le voici donc désormais « travaillant comme supporter » et nouant par ailleurs des contacts, voire des relations amicales, avec les joueurs du Toro qui fréquentent son magasin de disques. Il se plaît à évoquer les gratifications symboliques qu'il retire de sa situation (« On me respecte. Les joueurs me reconnaissent, je peux voyager, dîner avec eux »), mais souligne aussi l'intensité accrue de la souffrance qu'il éprouve : « Quand l'équipe joue mal, je ne peux me résoudre à siffler des amis. Je souffre des quolibets que les spectateurs leur adressent autour de moi. Bref, maintenant il m'arrive de souffrir trois fois : pour la défaite du Toro, pour l'humiliation de mes amis, pour la victoire de la Juve. Il faut toute l'énergie de la foi pour affronter ce genre de situation. »

pas moins de 86 articles (écharpes, maillots, boutons de manchette, adhésifs, etc.) et un service de vente par correspondance, dont le chiffre d'affaires annuel oscille, en 1985, entre 2 et 3 milliards de lires, propose des accessoires complémentaires.

Dès 10 h 30, bien avant que ne se forment de bruyants cortèges à travers la ville, les chefs supporters et leurs adjoints s'affairent à blasonner leur territoire dans l'enceinte du stade du stade. On appose sur les rembarde, les grillages, les pans de mur, des *bandieronni* (banderoles-enseignes) où figure le nom du club de *tifosi*. Celui-ci indique le plus souvent l'origine (Juventus Club Roma, par exemple), célèbre, clans de nombreux cas, la mémoire d'une vedette (Juventus Club Zoff. Juventus Club Bettega, etc.) ou encore témoigne emphatiquement de l'attachement à la glorieuse équipe (Club Fedelissimi Madama » Club des super-fidèles [88] à Madame « Firmamento bianconero » - « Empyrée blanc et noir » -, Cuore eterno bianconero - « Cœur éternellement blanc et noir » -, etc.). Cette diversité des appellations



souligne l'ampleur géographique et sentimentale du front que l'on n'hésitera pas à élargir par procuration : derrière le *bandierone Juventus Club Bangkok* ne se trouvent ni Thaïs ni émigrés italiens revenus pour la circonstance soutenir les leurs, mais on tient à manifester par là la force d'attraction universelle de la *Signora*. Progressivement, les deux immenses virages deviennent l'un d'un grenat uniforme, l'autre blanc et noir. Çà et là on répète des slogans, tandis que Serafino G. règle avec fébrilité les derniers détails de la chorégraphie qu'il a mise au point. À midi la Maratona et la Filadelfia sont entièrement pleines, formant un étrange contraste avec la tribune officielle qui se remplira brusquement une demi-heure avant le début de la partie. Quant à la tribune opposée (dont l'appellation « *distinti* » indique qu'elle accueille des individus et non des groupes agglutinés), elle est aussi partagée en deux moitiés, l'une grenat, l'autre blanche et noire, et déjà comble une heure et demie avant le début de la partie. Y a pris place une bande de jeunes Marseillais, qui a fondé, deux ans auparavant, le premier groupe de supporters ultras en France et vient régulièrement prendre des leçons au *Studio comunale*. Leur leader, d'origine sicilienne, partage sa passion entre l'OM, le club de sa ville d'adoption, et la Juve qui rallie, on l'a dit, la faveur de beaucoup de familles émigrées de la péninsule. Fait exceptionnel, soulignant l'acuité de l'événement, le président des Juventus clubs, qui siège habituellement dans la tribune officielle, vient, lors des derbies, s'installer à proximité de ses troupes.

Rythmée par des battements continus de tambour, la joute sonore et visuelle entre les deux virages va s'amplifier jusqu'au début du match, les offenses et les moqueries adressées au camp adverse devenant au fil du scénario plus blessantes. D'un virage à l'autre fusent les insultes et les *lazzi*, scandés à tue-tête, inscrits sur des banderoles, composés à l'aide de lettres amovibles ou s'exprimant à travers tin code de couleurs. On se traite d'abord, le doigt dressé vers le camp opposé, de « *conigli* » (« lapins-femmelettes »), de « *merda* » et l'on multiplie les gestes de provocation. Un supporter grenat vient ainsi déposer sur la pelouse, au-delà de la ligne médiane, véritable frontière entre les deux camps, un lapin blanc et noir. On rivalise d'ingéniosité scénique : aux pompons grenats agités par les *tifosi* du Toro répondent les ballons blanc et noir brandis par ceux de la Juve. On stigmatise les échecs récents ou passés de l'équipe adverse : « *Un miracolo non c'è stato e l'Hadjuk vi ha eliminato !* » (« Il n'y a pas eu de miracle et

l'Hadjuk - le club croate de Split - vous a éliminés ! »), allusion à l'échec du Toro en Coupe d'Europe, « *A noi le coppe, a voi sul culo le toppe !* » (« À nous les coupes, à vous les pièces - ravaudées - sur le cul ! »), disent les messages arrogants des *tifosi* de la Juve à l'intention de ceux du Torino. À ces provocations les supporters grenats répondent par des tocales stigmatisant le ridicule atavique des joueurs de la Juventus : « *Gobbi, il pranzo è ser-vito !* » (« Bossus, le repas est servi ! »), allusion aux casaques que portaient jadis les joueurs de la Juve et qui leur conféraient l'apparence de bossus quand l'air s'y engouffrait ; aujourd'hui démotivée, l'insulte fustige les tares que l'on attribue conventionnellement au bossu : malignité, esprit retors, aptitude à capter une chance imméritée. Tout en orchestrant les mouvements de leurs troupes, les chefs ultras se défient d'un virage à l'autre selon un code gestuel convenu ; ils se promettent, par exemple, de « s'attendre à la sortie » pour en découdre.

Ces passes d'armes sont momentanément interrompues une heure avant le début de la rencontre quand les joueurs, fraîchement rentrés de leur retraite, pénètrent sur le terrain pour en reconnaître l'état et s'acclimater à l'ambiance qui règne dans les gradins. En costume et en cravate, ils foulent lentement le terrain, en touchant quelques mottes - comme pour se le rendre favorable - et saluent le public, saturant des vivats de leur camp et des bordées d'injures des supporters adverses.

Quand les joueurs regagnent le vestiaire, les insultes deviennent plus cinglantes et le spectacle-défi monte d'un cran. Aux *Juventini* qui disqualifient Junior, le joueur brésilien du Torino, pour la couleur de sa peau (« *Junior lavati con Lip !* », « Junior, lave-toi avec Lip », une marque de lessive), les *tifosi* du Toro répondent en fustigeant Serena pour son appât pour le gain (« *Serena, puttana, l'hai fatto per la grana !* », « Serena, putain, tu l'as fait pour le blé ! » - l'avant-centre international ayant quitté le Torino pour la Juventus, acte de trahison suprême pour la *tifoseria granata*). Le défi blessant atteint son paroxysme quand les supporters rappellent les épisodes les plus tragiques de l'histoire du club adverse. Quand les *Juventini* exhibent une banderole où est inscrit « *Grande Toro. ti preghiamo : si prendi l'aero, te la pagiamo noi* » (« Grand Toro, nous t'en prions : si tu prends l'avion, c'est nous qui te le payons », rappel moqueur du drame de Superga), les *tifosi* du Torino répliquent immédiatement : « *Animali con voi Bruxelles è stato troppo onesta !* » (« Animaux, Bruxelles a été

trop bonne pour vous ! » - évocation sarcastique du drame du stade du Heysel). À cette joute verbale s'adjoint, dans la Maratona, la somptueuse chorégraphie préparée par Serafino G. : les supporters se parent successivement de grenat, puis de violet, de jaune et de bleu, couleurs symbolisant des clubs ennemis (Florence. Vérone) de leur adversaire, lui rappelant ainsi le capital [89] hostilité qu'il suscite à travers le pays. Des tribunes latérales le public partisan du Toro applaudit ce spectacle qui, dans la *compétition* entre les deux virages, donne un avantage à la Maratona sur la Filadelfia et témoigne de la capacité à innover des jeunes troupes grenats.

Pendant les dix minutes précédant le début du match, la tension atteint son paroxysme : tous les registres et toutes les pratiques du supporterisme se conjuguent et se déclinent sur un rythme saccadé pour encourager les siens et discréditer les adversaires : slogans, cornes de brume, klaxons résonnent tandis que l'on brandit écharpes et étendards. Lors de l'annonce de la composition des équipes, aux vivats des uns répondent les sifflets des autres, si bien que la voix du speaker est presque entièrement recouverte par ce tohu-bohu. Puis, soudain, au cœur du vacarme, un signal est lancé solennellement par les chefs supporters de la Juve : « *Sù ragazzi, arriva la Signora !* » À cette annonce tous les *tifosi* blanc et noir se lèvent pour saluer l'entrée de leur équipe sur le terrain. Jets de pétards, embrasements des fumigènes, déploiement de l'immense voile transformant chaque virage en un front uni, scandent les ultimes instants de ce combat préparatoire.

Sur le terrain les grandes vedettes de la Juve (Cabrini, Scirea, Manfredonia, Platini, Laudrup...) domineront longtemps leurs adversaires, menant par un but à zéro jusqu'à la 87<sup>e</sup> minute. Zaccarelli, le *lihero* et capitaine grenat, reprendra alors victorieusement un ballon détourné par Tacconi (le goal de la Juventus) sur un tir de Junior. Au terme de la partie, s'achevant donc par un match nul, Lerda, un jeune joueur du Toro entré au cours du match, refusera d'échanger, comme c'est la coutume, son maillot contre celui d'un de ses adversaires. « En voilà un, commente-t-on avec satisfaction dans les gradins de la Maratona, qui est *granata fine alle radici* ("grenat jusqu'aux racines"). »

Rapidement, les vestiaires et les couloirs qui y mènent sont comblés ; s'y pressent dirigeants, officiels, journalistes, parents, amis, supporters privilégiés, souvent venus de loin, qui apportent à leurs idoles un cadeau de leur région d'origine. Trappatoni, l'entraîneur de la Ju-

ventus, commente doctement la partie : « Une occasion en or ratée par Cabrini, un but pris sur un coup de dés dans les dernières minutes, nous avons payé nos dettes à la fortune. Comme dit un auteur célèbre, il y a des choses qui pouvaient être et qui n'ont pas été. » Manfredonia et Bonini, qui ont été sanctionnés par l'arbitre, critiquent, sans excès toutefois comme il sied à la Juve, les décisions *discutables* dont ils ont été « victimes ». « M. Casarin, après 30 fautes commises pendant ce derby, a décidé de sévir. Manque de chance, c'est tombé sur moi », déclare le premier. Les justifications du second sont plus élaborées : « Dossena - l'avant-centre du Toro - m'a donné un terrible coup de coude dans le visage. L'arbitre lui a justement donné un avertissement et puis il s'est retourné vers moi et en a fait autant. J'ai perdu patience et je l'ai applaudi. Peut-être était-ce un peu excessif mais, dans ces circonstances, je ne me suis rendu compte de rien. » Décidément, un match de football offre un champ inépuisable à l'interprétation sur les rôles respectifs du mérite, de la chance et de la justice, et sans doute est-ce là un de ses attraits spécifiques. Pendant que l'on disserte du sort et de l'infortune dans les vestiaires, quelques ultras achèvent de replier leur matériel sur les gradins en jetant un dernier défi vers le virage opposé : « *Va fanculo Black e Ouité (White) !* ». Une fois rangés les bâches, les tambours, les étendards dans un réduit que leur concède le club, les jeunes *tifosi* se précipitent vers la sortie des vestiaires où ils font une haie d'honneur à leurs idoles, sollicitant un mot, un autographe, une poignée de mains.

Le président du Juventus Club Torino et ses conseillers ont rapidement regagné le siège de leur association où ils reçoivent avec aménité les visiteurs venus les saluer : les membres du Juventus Club Roma qui organisent un déplacement pour tous les matchs, ou des individus venus d'on ne sait où et repartant on ne sait où à vélo, en train, en voiture. Chez les *fedelissimi* on savoure une demi-victoire. Rien qui permette cependant d'aller pavoiser sous le balcon des ennemis de toujours. Les *tifosi* du Toro se rattraperont quelques jours plus tard en fêtant bruyamment, sous les fenêtres du Juventus Club, la défaite de la *Signora* face au FC Barcelone en coupe d'Europe des clubs champions. À cette occasion les *Fedelissimi* tapisseront leur local de caricatures fustigeant les malheurs de la « vieille clame ». Sur l'une d'entre elles ce commentaire lapidaire : « C'est fini les amis ! »

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

[Retour à la table des matières](#)

G. Colomé, « Barcelona e la società calalana », in P. Lanfranchi (éd.). *il Calcio e il suo pubblico*. Naples, Edizioni Sdentifiche Italiane. 1992. p. 59-65.

A. del Lago et R. Moscati. *Regalateci un signa. Miti e realtà del tifo calcistico in Italia*. Milan, Bompiani, 1992.

M. Flamigni et R. Grozio. Il « GeMiTo - del derby ». in R. Grozio (éd.). *Catenaccio e contropiede. Materiali e immaginari del football italiano*. Rome, Antonio Pellicani. 1990. p. 139-148.

R. Moscati. « La violenza negli stadi e i giovani », in *Giovani e Violenzca* (Direzione Generale dei Servizi Civili del Ministero dell'Interno éd.). Rome, Edizioni TER. 1988, p. 212-240.

M. Pennaehia, *Gli Agnelli e la Juventus*. Milan. Rizzoli. 1985.

**Fin du texte**